

Kevin Powers

Point de rupture

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson

Stock
la cosmopolite

TITRE ORIGINAL :
A Line in the Sand

Visuel de couverture : © Silas Manhood / Arcangel
Jaquette © Raphaëlle Faguer

Copyright © Kevin Powers 2023

ISBN : 978-2-234-09543-4

© 2024, Éditions Stock pour la traduction française.

À ma mère, qui n'a jamais dit non à un livre

« La guerre est un racket. Elle l'a toujours été.
C'est peut-être le plus ancien, en tout cas le plus profitable,
de loin, et sans aucun doute le plus vicieux du monde.
C'est le seul racket d'ampleur internationale.
Le seul où les profits se calculent en dollars
et les pertes en vies humaines. »

Général Smedley D. Butler

UN

Arman Bajalan se réveilla alors qu'il faisait encore nuit, comme il en avait l'habitude. Il se tourna vers le réveil numérique posé sur sa table de chevet : 4:37 en chiffres rouges. Encore huit minutes de sommeil. Dehors, dans la lueur jaunâtre d'un lampadaire, un oiseau gazouillait. Au lieu de se rendormir, Arman s'assit au bord de son lit une place et se frotta les yeux. Le vrombissement des réacteurs d'un avion venant de l'aéroport militaire de la base navale finit de laver la pénombre de l'aube. Arman leva les yeux vers le plafond en crépi comme pour suivre la trajectoire de l'appareil survolant la ville à basse altitude.

Quelques minutes plus tard, il se posta sous un autre lampadaire afin d'attendre le bus 3 qui l'emmènerait travailler au motel sur Ocean View. Il portait son uniforme d'agent d'entretien : pantalon gris et chemisette assortie avec sur la poche un écusson brodé à son nom en lettres cursives marron. Après avoir lu son CV et lui avoir proposé le poste, M. Peters, le propriétaire du motel, avait ajouté *Dr* à l'écusson. Les collègues d'Arman au motel l'avaient appelé professeur pendant plusieurs mois, mais devant son indifférence affichée, ils avaient fini par lâcher

l'affaire. Un lourd trousseau de clés pendait à un mousqueton accroché à sa ceinture, et il portait sur l'épaule un sac de sport en nylon avec à l'intérieur une serviette et un short de bain.

Son bus habituel était en retard. Arman attendait dans la rue vide; ce qui restait de fraîcheur nocturne s'estompait peu à peu. Il consulta sa montre à deux reprises avant de voir arriver à 5 h 14 le bus suivant qui s'arrêta le long du trottoir dans un sifflement d'air comprimé. Arman et le chauffeur se saluèrent.

« Le bus d'avant n'est pas passé, lança Arman.

— Problème de moteur. Désolé, répliqua le chauffeur. Il a fallu changer de bus et du coup on a dû regrouper les horaires. »

Le bus démarra. Arman mit ses écouteurs et parcourut le contenu de son iPod jusqu'à ce qu'il trouve une chanson des Commodores et appuie sur lecture. Le chauffeur du bus l'observa furtivement à plusieurs reprises dans le rétroviseur, et détourna les yeux lorsque Arman le prit sur le fait. Celui-ci souriait d'ordinaire quand il surprénait des regards méfiants l'examinant dans les rétroviseurs, mais il avait cessé de le faire depuis un moment. Qui les gens voyaient-ils en le fixant ? se demandait-il parfois. Un jour, peu après son arrivée en Amérique, il s'était regardé dans le miroir de la salle de bains de son appartement en essayant d'imaginer que ses yeux gris-vert appartenaient à quelqu'un d'autre, en vain. Il ne pouvait se soustraire à lui-même. Et de toute façon il savait que les gens voyaient essentiellement ce qu'ils voulaient voir. Il mit « Sail On » en boucle jusqu'à ce que le bus le dépose à l'angle de Granby et Duffys, en face de Doug's Hot Dogs, juste avant 5 h 45, presque une demi-heure plus tard qu'à l'accoutumée.

Les mains dans les poches, il traversa Ocean View Beach Park avant de se diriger vers les toilettes publiques pour enfiler son maillot de bain. Au-delà des oyats, la lueur rouge du soleil levant poignait à l'horizon. Le ciel était encore sombre. D'un noir tirant sur le bleu. Mais, dans la clarté de l'aube naissante à l'est, les étoiles avaient déjà disparu. Arrivé devant les toilettes, Arman saisit la poignée de porte et quelque chose par-dessus son épaule attira son attention. Deux hommes remontaient de la plage, l'air à la fois détendu et menaçant. Arman observa sa main : il avait instinctivement serré la poignée au point que les jointures de ses doigts avaient blanchi. Les deux hommes passèrent suffisamment près de lui pour qu'il perçût leurs voix sans toutefois comprendre la teneur de leurs propos. Manifestement, ils ne l'avaient pas vu. En levant la tête, Arman remarqua que la lumière au-dessus de la porte des toilettes ne fonctionnait pas. Dissimulé dans l'ombre du petit bâtiment, il resta cramponné à la poignée comme s'il redoutait en lâchant prise de se volatiliser. L'un des hommes prononça quelques mots d'un ton bourru, et Arman se demanda s'il avait bien entendu. L'autre balança quelque chose dans les oyats. Il faisait trop sombre pour voir de quoi il s'agissait.

Arman les regarda s'éloigner quelques secondes de plus, en direction d'Ocean View Avenue, puis il ferma les yeux. Ces hommes rappelaient à Arman son enfance. Lorsque les soldats de Saddam avaient capturé son père dans le camp de Topzawa pendant l'Anfal. Ils avaient la même démarche. Arman lâcha la poignée de porte et compta jusqu'à dix. À son arrivée en Amérique, une conseillère de l'agence de réinstallation avait tenté de lui expliquer pourquoi il avait parfois le sentiment d'être en

même temps dans deux endroits et deux époques différentes. Le corps se souvenait de ce que l'esprit cherchait à oublier, avait-elle affirmé. Arman se tourna de nouveau vers le parc, vers Ocean View Avenue, mais les hommes avaient disparu. Il se souvint alors de ce que son corps n'avait pas oublié. Une fois arrivé à dix, il ouvrit la porte des toilettes et pénétra à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, il en ressortit et marcha vers la plage. En sentant le sable encore frais sous ses pieds nus, il remua les orteils. Il étendit sa serviette et posa son sac de sport dessus. Au moment où il entra dans l'eau, le soleil émergea à l'horizon. Arman laissa les vagues vivifiantes se briser contre ses jambes tout en continuant d'avancer ; l'eau lui arriva à la taille, et à la poitrine, puis il plongea dans les flots et se mit à nager. À cause du bus en retard, il allait devoir nager moins longtemps que prévu, mais pendant une demi-heure il fit des allers-retours le long d'une ligne imaginaire d'une centaine de mètres en direction du large. Après quoi, essoufflé, il se laissa porter par une vague jusqu'au rivage et la plage avant de regagner sa serviette.

Il faisait doux maintenant, et le soleil réchauffa agréablement son dos. Il s'essuya et s'attarda une minute. La plage était presque déserte en cette heure matinale. Les rares promeneurs semblaient contents de ne parler à personne. Un vieil homme baladait son chien sur la pelouse du parc en longeant la promenade. Quelques coureurs passaient sur le sable. Les plus sociables se contentaient d'un signe de la main et d'un « bonjour ». S'ils avaient connu l'histoire d'Arman, la facilité avec laquelle au moment opportun un sourire pouvait illuminer son visage les aurait étonnés. Certains se surprenaient à le fixer tandis qu'il se séchait au soleil, avant de détourner

les yeux face aux contradictions qui marquaient son corps.

Arman était longiligne et athlétique. Des années à fendre les vagues matinales avaient aminci et musclé son corps. Il avait de larges épaules brunies par le soleil, mais lorsqu'il levait les bras pour sécher ses cheveux noirs, Arman révélait la topographie des cicatrices qui s'étiraient sur son flanc droit de l'aisselle à la cuisse. Sa peau lisse était grêlée à cet endroit. Telle une rivière sinueuse, un sillon creusait son chemin de sa hanche à son genou. Même si l'on ne jetait qu'un coup d'œil en passant, il était clair que quelque chose, jadis, avait voulu découper cet homme en morceaux, et grossièrement, sans y parvenir. Arman ne pensait pour ainsi dire jamais à ses cicatrices. Il savait qu'elles étaient là. Telles des inscriptions sur un registre. Elles consignaient ce qu'il avait perdu. Depuis lors, les jours se succédaient, immuables. Il nageait le matin, passait la journée à ramasser ce que jetaient si nonchalamment ses semblables, et rentrait seul le soir dans le petit appartement de la ville qui jamais ne serait la sienne. Sa vie était un rituel dont il avait oublié le but.

Tout ceci se déroulait quasiment de la même manière depuis quelques années. Lorsqu'il faisait chaud, il nageait. Lorsqu'il faisait froid, il marchait sur la plage, entre parc et jetée. Le caractère prévisible des choses, le mouvement répétitif du ressac le rassurait. Mais tout cela cessa lorsqu'il vit l'homme allongé au pied de la dune.

Arman avait mis sa serviette autour de son cou et repris son sac pour regagner les toilettes publiques afin de se changer, et c'est là qu'il le vit : d'abord les talons d'une paire de richelieu enfoncés dans le sable, puis le tissu du pantalon de costume claquant dans la brise intermittente. L'homme avait les mains croisées sur la poitrine, comme

s'il attendait impatiemment quelqu'un ou frissonnait dans un froid improbable par un matin d'été à Norfolk.

Arman observa la silhouette étendue au pied de la dune. Il resta là quelques instants, frottant l'air absent ses cheveux noirs avec sa serviette avant de jeter de nouveau un coup d'œil en direction des toilettes du parc. Il était sept heures moins dix à sa montre. Son service commençait à 8 heures. Le patron comprendrait peut-être son choix s'il arrivait en retard. Arman pourrait peut-être lui dire : *Monsieur Peters, je ne pouvais pas passer mon chemin, pas vrai ?* Mais le patron ne se laisserait sans doute pas convaincre.

En enjambant la chaîne blanche qui marquait la limite de la plage publique, Arman s'approcha. Il s'agenouilla près de l'homme et posa une main sur son épaule avant de l'enlever aussitôt en voyant le visage de l'inconnu. La bouche était entrouverte, mais ce n'était ni un sourire ni une grimace. Les lèvres semblaient s'être immobilisées, comme une machine interrompue en pleine opération.

Arman s'assit dans le sable près du corps, les bras croisés sur les genoux, et baissa la tête. Puis, il leva les yeux et observa un pluvier se précipiter de trou en trou sur le sable mouillé, en quête de bernard-l'hermite. Non loin de là, des mouettes volaient en cercle au-dessus de la jetée. Arman se leva et étendit aussi délicatement que possible sa serviette sur le haut du corps de l'homme mort. Il espérait trouver quelqu'un qui aurait un portable, mais les lève-tôt semblaient tous avoir disparu. Il y avait une cabine téléphonique près de la gloriette dans le parc, il le savait. Il saisit donc son sac de sport et prit quelques pièces dans ses poches de pantalon. Il tripota les *quarters* tel un chapelet et se tourna vers les flots gris. Au loin, en contre-jour, un cargo quittait Willoughby Spit, laissant silencieusement le continent derrière lui.

DEUX

Les yeux fermés, la lieutenant Catherine Wheel écoutait. Derrière elle, le turbo diesel d'un homme mort tournait au ralenti. En fond sonore, portiques de levage et grues déchargeaient des conteneurs. Au premier plan, une voix racontait encore un passage dans l'au-delà. « À 7 h 45, on a répondu à un appel d'urgence pour un 10.47. Plutôt vague. *Putain de Narcan, peut-être. Nom de Dieu, mets-lui une autre dose.* La centrale disait que c'était un type inconscient dans un pick-up diesel trafiqué. *Compression, compression.* On est arrivés. L'individu ne réagissait pas. Les portières du véhicule étaient verrouillées. *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.* Mon équipier a décidé de pénétrer dans le véhicule par la fenêtre. L'individu était froid. Pas de pouls, pas de respiration. On l'a sorti, on lui a donné du Narcan. Pratique un massage cardiaque. *Respire, gros. Respire, putain.* OK, je pose le défibrillateur. » Silence. « Rien. Toujours pas de signes vitaux. L'individu est déclaré mort à 7 h 56. »

Seul perdurait le bruit du port. Les voix humaines se fondirent dans l'agitation et le bourdonnement ambiant. Elle ouvrit les yeux. Devant elle, la rivière Lafayette

dessinait un chemin de verre et de lumière. Libérés de leurs amarres au country club sur l'autre rive, des yachts blancs et des dériveurs avec leurs spis bariolés filaient dans le vent en direction du large.

« C'était qui ? Un employé de Maersk ? De CSX ? Ou un inconnu qui a décidé de garer son pick-up au beau milieu d'un des plus grands ports du monde pour se shooter toute la nuit ?

— Je ne sais pas, lieutenant. Les douaniers nous ont dit qu'ils avaient chopé quelqu'un. C'était censé être la routine. Un aller-retour. »

La lieutenant Wheel enfila une paire de gants chirurgicaux, passa la main par la fenêtre brisée du pick-up et coupa le moteur. Elle ouvrit la portière, puis le compartiment de rangement entre les deux sièges et en sortit un cordon au bout duquel était attaché un badge professionnel. Elle appela le siège de l'entreprise, lut le nom figurant sur le badge et demanda s'ils avaient un employé de ce nom-là. « Ouais, fit le type. Dites à cet enfoiré qu'il est en retard et qu'il est viré, bordel.

— Vous pourriez envoyer quelqu'un au transformateur électrique ?

— Pourquoi ?

— Parce que je suis lieutenant de police et que je vous dis de le faire.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est mort.

— Nom de Dieu. Faut que je trouve quelqu'un pour le remplacer maintenant. La pointe sud du terminal ?

— Ouais. Près de Tanner Point.

— Très bien. Entendu, lieutenant. À votre service. »

La lieutenant Wheel passa un autre coup de téléphone et se tourna vers les deux agents de patrouille arrivés les

premiers sur les lieux. « Le légiste est en route. Il ne vous reste plus qu'à attendre. Ça va être de la paperasse pour le restant de votre journée. L'État ne croira pas qu'il est mort jusqu'à ce qu'on ait tous fait un rapport. »

Elle lut la déception sur les visages des deux hommes. *Comme si quiconque était prêt à affronter la mort.* « Vous n'avez fait aucune erreur, messieurs. »

Son téléphone sonna de nouveau. Elle regarda le numéro affiché sur l'écran et prit l'appel. « Salut, capitaine Billings.

— Comment ça va ce matin ? »

Elle se retourna vers le corps gisant sur le quai en béton. « Il y a pire.

— C'est une de ces journées où il faut être prêt à tout, je crois, Cat.

— Je me doutais que tu allais dire un truc comme ça.

— Un type qui nageait a appelé il y a un petit moment pour un 10.39 sur la plage d'Ocean View.

— Allez, capitaine. Je ne fais pas les noyades. Je viens juste d'en finir avec une fausse alerte. Dis à la centrale d'appeler les gardes-côtes.

— Je sais, je sais. On a tous d'autres chats à fouetter. Mais va faire un tour pour voir. On ne sait jamais. C'est peut-être l'affaire qui sauvera le monde.

— Je te parie dix dollars le contraire. »

La lieutenant Wheel engagea sa voiture de patrouille sur Terminal Boulevard et sortit son téléphone. Elle suivit un train de marchandises qui quittait le terminal sur la voie CSX puis rejoignit l'autoroute et attendit que son partenaire décroche.

« Adams. »

De l'autre côté de la route défilaient bâtiments officiels, immeubles d'habitation des années 1970, et pavillons dans lesquels vivaient depuis toujours les jeunes marins et leurs épouses. Des entrepôts désaffectés à la peinture malmenée depuis un demi-siècle par l'air iodé. Les arbres verdoyants se dressaient, indomptés le long de l'auto-route. Une vue anodine.

« Lamar, c'est Cat. Rejoins-moi sur le parking d'Ocean View Beach Park.

— Qu'est-ce qui se passe, lieutenant ?

— Je ne sais pas encore. Un nageur a trouvé un corps.

— Entendu. J'arrive.

— Lamar ?

— Lieutenant ?

— Tu peux parler normalement, maintenant. »

Il rit. « Désolé. C'est l'habitude, vous comprenez.

— Si tu es vraiment désolé, apporte-moi donc un café. »

Elle entra sur le parking avec son insigne à la main, le bras suspendu par la vitre ouverte de sa voiture. Quelques flics allaient et venaient sur le parking, et des urgentistes étaient rassemblés à l'arrière d'une ambulance. Elle remarqua un homme assis mal à l'aise sur la banquette arrière d'un véhicule de patrouille, portière ouverte. *Ça n'a pas traîné*, pensa-t-elle. Elle se gara, descendit de voiture et consulta sa montre : 9 heures. Le légiste allait bientôt vouloir emmener le corps. Voyant Lamar arriver, elle lui fit signe de venir se garer à côté d'elle.

Il lui tendit un café et ils avancèrent entre les pins ployant sous le vent avant de suivre la promenade jusqu'à la plage. Un drap recouvrait le corps. Des piquets entre lesquels était tendue de la rubalise avaient été plantés dans le sable pour délimiter le périmètre, indiquant ainsi la

limite à ne pas dépasser. Une petite tente bleue abritait de toute intempérie éventuelle le légiste et son équipe ainsi que le corps. Le remue-ménage qui avait suivi l'arrivée sur les lieux des forces de police avait maintenant pris fin. Au-delà de la rubalise, un maître nageur assis bras croisés sur un quad parlait nonchalamment avec quelqu'un du bureau du légiste.

Lamar et Catherine s'approchèrent du légiste. Il attendait assis dans le sable et se leva lorsqu'il vit arriver les uniformes. « Salut, Cat.

— Salut, Doc. Je te présente mon équipier, Lamar Adams.

— Pat Martin. Vous êtes nouveau ? demanda le docteur Martin.

— Ouais. J'ai été promu il y a un mois à peu près.

— Ravi, sergent. » Ils se serrèrent la main. « Ça m'étonne qu'on t'ait envoyé ici, Cat.

— Tu crois que c'est une mort naturelle ?

— Je ne sais pas. C'est un peu bizarre. » Il ôta le drap qui recouvrait l'homme et s'accroupit dans le sable. Il tenait à la main un stylo, au cas où il aurait besoin de désigner quelque chose, mais se contenta de le faire tourner dans ses doigts tout en parlant. « Enfin, le gars est dans une condition physique incroyable. Je dirais qu'il a dans les quarante ans. Pas plus de dix pour cent de gras. » Le médecin rangea son stylo dans sa poche de chemise et retroussa le bas de pantalon du mort. « Regardez-moi ces mollets. Il devait faire du triathlon ou un truc comme ça. Quand les gens qui ont cette condition physique meurent, il y a généralement une cause évidente.

— Une cardiomyopathie hypertrophique, par exemple ? » interrogea Lamar. La lieutenant Wheel lança

un coup d'œil à son équipier et se dit intérieurement : *Loin d'être con, le gamin.*

« Peut-être. Mais la mort dans ces cas-là survient presque exclusivement pendant un effort physique intense. Il porte un costume. Le sable autour du corps était pour ainsi dire intact quand on est arrivé. Aucune trace de transpiration, même s'il avait fait du sport toute la nuit en costume.

— Mais encore ? demanda Catherine.

— Je vais avoir besoin d'examiner ça de plus près. Je pourrai le récupérer quand vous aurez terminé ?

— Bien sûr, ça ne devrait pas être long. »

Les officiers de police judiciaire Wheel et Adams se postèrent de part et d'autre du corps. Ils enfilèrent des gants chirurgicaux et commencèrent à examiner l'extérieur des vêtements avant de fouiller soigneusement chaque poche. Pendant ce temps, un technicien prenait des Polaroid afin de documenter chaque élément de preuve aussi insignifiant fût-il.

La lieutenant Wheel alla trouver un agent et dit : « Fouillez la zone de la plage jusqu'au-delà du parking. N'oubliez pas le parking lui-même, et tous les bâtiments du parc jusqu'à la rue. En dehors des véhicules de la ville de Norfolk, est-ce qu'il y a eu des allées et venues depuis l'arrivée du premier de nos hommes sur place ?

— Non, m'dame, répliqua le policier.

— Très bien. Ayez l'œil sur tout. Si quiconque en dehors de Dame Nature a tué ce type, on va savoir qui. »

Catherine et Lamar sortirent de sa poche de pantalon une pochette d'allumettes d'un bar à cigares de Washington. L'homme portait au poignet gauche une

montre de plongée argentée. Le sergent Adams observa le cadran : Adina Oceaner. Il ne connaissait pas cette marque. La montre était de bonne facture, mais discrète. Il trouva un billet d'autocar Greyhound dans la poche intérieure gauche de la veste. Il le scruta recto verso. « Lieutenant Wheel, dit-il.

— Pas de portefeuille. Pas de pièce d'identité. Pas d'argent, fit-elle.

— J'ai trouvé un billet d'autocar. Un aller-retour Washington-Norfolk, au nom de Thomas Brown.

— Thomas Brown ? Il doit y en avoir environ dix mille, des Tom Brown, non ? Franchement, tu n'as pas mieux, sergent Adams ?

— Le voyage retour est pour demain matin à 7 h 45.

— Merde. J'espérais faire la grasse matinée. Quand est-ce qu'il est arrivé à Norfolk ?

— Aucune idée. Je n'ai aucune info sur le voyage aller. Juste la ville de départ. »

Cat trouva une clé dans la petite poche de la doublure de la veste. « Ça ouvre quoi, à ton avis ?

— C'est trop petit pour une clé de maison. Un casier peut-être ?

— Une consigne dans une gare routière ? suggéra-t-elle.

— Au moins on a une chance de découvrir qui est ce type. De prévenir ses proches.

— Ce serait une bonne chose, sergent. Fais-moi penser à prendre une photo de la marque de son costume. »

Lamar ouvrit de nouveau la veste de l'homme. Il leva les yeux vers la lieutenant Wheel et lui montra la doublure. « Pas d'étiquette. »

Catherine ouvrit l'autre pan de la veste. Elle se pencha. Il y avait des trous dans la doublure en soie, là où les étiquettes auraient dû être cousues. Elles avaient

été soigneusement enlevées. « Ce n'est pas de la blague, Lamar. On a une vraie affaire maintenant. »

Ils se levèrent, ôtèrent leurs gants et passèrent sous la rubalise. Ils regagnèrent le parking et trouvèrent un banc où s'asseoir. « On récapitule », déclara Cat. Elle sortit un paquet de Marlboro rouge de la poche de sa veste, alluma une cigarette, tira une bouffée puis la laissa se consumer en écoutant Lamar.

« La victime est un homme non identifié d'environ quarante ans, en excellente condition physique, pour un mort. Aucune trace de blessure ni de traumatisme. Objets trouvés sur le défunt : une pochette d'allumettes, un billet d'autocar aller-retour avec un retour non utilisé, et une petite clé. Toutes les étiquettes des vêtements du défunt ainsi que tout autre indice potentiellement identifiable ont été enlevés. Je n'ai rien oublié ?

— Monsieur X, commença Catherine, est mort de cause inconnue dans des circonstances douteuses sur la plage d'Ocean View entre minuit et... qu'est-ce qu'il a dit, le témoin ?

— On n'a pas parlé au témoin ni aux officiers qui sont arrivés les premiers.

— OK, donc à un moment donné entre minuit et 6 heures du matin, notre type est mort sur une plage, seul, vêtu d'un costume gris sans étiquette et d'une chemise blanche, également sans étiquette.

— Lieutenante Wheel, dit Lamar, c'est peut-être encore une overdose. Ce n'est pas ce qui manque ces temps-ci. »

Un avion de la base navale de Norfolk passa dans le ciel. Lamar leva les yeux. Cat prit intérieurement note de cela aussi.

Arman vit les deux officiers de police en civil remonter la plage. Il comprit immédiatement quel genre d'homme était le plus jeune, à sa démarche empruntée censée paraître décontractée. Les épaules dégagées, la poitrine bombée, le dos droit comme un mât de drapeau. Rien que les lunettes de soleil Oakley auraient suffi à l'identifier. Quoi qu'il en fût, il était évident pour Arman que l'homme qui se dirigeait vers lui était un ancien militaire. Il en avait vu suffisamment à Mossoul pour les repérer, tout comme l'on reconnaissait ses compatriotes lorsqu'on voyageait à l'étranger.

La femme était plus âgée, elle avait dans les quarante-cinq ans. Elle n'était pas maquillée, et avait les cheveux ondulés, roux tirant sur le gris. Elle prit le chemin le plus court pour atteindre le parking. Tout en marchant, elle balayait patiemment des yeux l'espace autour d'elle à l'instar d'un feu de phare. Dans sa main gauche une cigarette se consumait, et elle faisait tomber distraitemment la cendre sans en tirer une seule bouffée. Ils marquèrent une pause à environ dix mètres de la voiture où il était assis pour parler à l'agent qui était arrivé après qu'Arman eut appelé les secours. Il ne saisit que des bribes de conversation à cause des bourrasques; il entendit: « un peu nerveux », « tu crois que c'est lui », mais le reste s'envola vers la mer porté par le vent.

Les deux officiers se présentèrent en arrivant à sa hauteur. « Vous êtes bien installé, monsieur Bajalan ? demanda la lieutenantante Wheel.

— Ça va. Je peux appeler mon patron ? Je suis en retard pour le travail. Je ne veux pas qu'il s'inquiète.

— Nous allons le prévenir, lui dire que vous nous donnez un coup de main, répondit le sergent Adams.

— Pouvez-vous nous répéter ce que vous avez dit à l'agent Johnson, là-bas ? demanda la lieutenantante Wheel en désignant le premier policier arrivé sur place.

— Est-ce qu'il ne vous a pas dit ce que j'ai dit ?

— Si, mais c'est mieux pour nous de vous entendre directement. On ne voudrait pas que les choses soient déformées avec un sujet sérieux comme celui-là, pas vrai ? répliqua le sergent Adams.

— Non, effectivement.

— Êtes-vous nerveux, monsieur Bajalan ? s'enquit la lieutenantante Wheel.

— Je n'ai pas l'habitude de trouver des cadavres. »

Arman remarqua que le sergent Adams s'était posté à l'arrière du véhicule de police pour s'appuyer contre l'aile. La lieutenantante Wheel posa un bras sur le toit du véhicule et l'autre sur la portière ouverte, bloquant ainsi le passage à Arman.

« Vous venez ici tous les matins ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Avez-vous déjà vu ce type auparavant ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un d'autre l'a vu ?

— Je ne sais pas. Des gens sont passés par là. Qui promenaient leurs chiens. Qui couraient.

— Et personne ne s'est rien dit ?

— Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit.

— Et vous ? Que vous êtes-vous dit ?

— Quand ?

— Quand vous l'avez vu.

— Je me suis dit que c'était bizarre, un homme allongé sur la plage en costume.

— Vous êtes allé nager avant d'appeler les secours.

— Je ne l'avais pas vu. L'aube se levait à peine quand je suis arrivé ici. Il était derrière moi. Je l'ai remarqué en sortant de l'eau.

— Et vous avez essayé de l'aider ?

— J'ai appelé la police.

— Avez-vous essayé de l'aider ? L'avez-vous touché ?

Lui avez-vous prodigué les premiers secours ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il était mort.

— Comment avez-vous su qu'il était mort ?

— Comment je l'ai su ? C'était évident.

— Vous avez dit ne pas être habitué à trouver des cadavres, mais vous avez tout de suite su que cet homme était mort et qu'il n'avait pas besoin de votre aide ?

— Je ne suis pas habitué à trouver des cadavres, mais j'en ai vu assez pour en reconnaître un quand je le vois. »

La lieutenantante Wheel leva les yeux vers son équipier, posa le menton sur son avant-bras et haussa les sourcils comme pour dire : *Autre chose ?* Elle recula, se redressa, et s'écarta de la portière. Le sergent Adams prit le relais. « Comme ça, vous venez ici tous les matins, monsieur Bajalan.

— Oui, presque tous les matins.

— À la même heure ?

— Sauf aujourd'hui. Le bus 3 était en retard.

— À quelle heure êtes-vous arrivé ici ?

— 6 heures moins le quart.

— Et en temps normal vous arrivez à quelle heure ?

— 5 heures un quart.

— Vous n'avez vu personne d'autre sinon des coureurs et des gens qui promenaient leurs chiens ?

— Deux hommes sont passés pas loin de moi quand je m'apprêtais à entrer dans les toilettes. J'allais me changer, et ils quittaient la plage.

— Ces deux hommes, ils font partie des gens qu'on croise d'habitude par ici ? Les coureurs, les promeneurs de chiens, et vous ?

— Non.

— Parce que vous connaissez les habitués ?

— Je connais certains visages. De vue.

— Et ces gens vous connaissent ?

— De vue, peut-être.

— Mais pas plus.

— Est-ce que les gens se connaissent comme ça ?

— Comme quoi ?

— Plus. »

Le sergent Adams marqua une pause. Il ne s'attendait pas à cette réponse. « Donc, ces types, ils vous ont vu ? Est-ce que vous avez vu ce qu'ils faisaient ?

— Non.

— Ils ont dit quelque chose ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Je ne suis pas certain.

— Mais vous croyez le savoir.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, selon vous ?

— Il n'y en a qu'un des deux qui a parlé.

— Qu'est-ce qu'il a dit, selon vous ? »

Arman hésita. Il ne savait pas trop comment répondre. Après tout, il y avait des méfiances dont on se débarrassait difficilement. Ils étaient de la police. Et durant les vingt-cinq premières années de son existence, Arman aurait dit n'importe quoi à la police pour éviter d'avoir

affaire à eux. N'importe quel mensonge, n'importe quelle invention étaient justifiés si cela signifiait éviter les moukhabarat. Mais les Américains étaient censés être différents. Il se souvenait d'avoir entendu son père dire quand il était petit que les Américains les sauverait d'Ali le Chimique. Mais lorsqu'ils avaient débarqué, le père d'Arman était déjà mort depuis plus de deux ans. Et qu'avaient-ils fait finalement en arrivant ? Ils avaient laissé Saddam au pouvoir. Les Baassistes n'avaient pas été punis. Les Américains arrivaient toujours trop tard ou partaient toujours trop tôt. Trop tard pour Halabja. Trop tard pour tant d'autres.

Adulte, il avait travaillé près de deux ans avec les Américains à Mossoul, en choisissant encore une fois de croire en eux. Et certains méritaient sa confiance. Même s'ils ignoraient tout de son peuple, Arman le leur avait pardonné. Leur envie d'aider laissait peu de place à la curiosité ou à l'introspection. Mais ils n'étaient pas tous comme ça. Arman s'était parfois demandé : Et si les bons ne faisaient que s'adapter aux circonstances ? Et si, lorsque les choses devenaient sérieuses, ils abandonnaient leurs principes aussi vite que n'importe qui d'autre ? Arman inspira profondément, choisissant de croire que la vérité méritait sa confiance, peu importait ce que l'homme devant lui pouvait penser ou faire.

« Putain de hadji, lâcha Arman.

— Quoi ? » fit la lieutenantante Wheel.

Le sergent Adams tendit discrètement une main vers son équipière pour qu'elle le laisse poursuivre. « Monsieur Bajalan, êtes-vous certain qu'ils ont dit ça ? demanda-t-il.

— Non, je ne suis pas certain. Mais je crois que c'est ce que l'un des deux a dit. Ils n'étaient pas tout près de moi.

— Mais vous avez déjà été traité de la sorte ?

- Oui.
- Par des hommes comme eux ?
- Oui. Et des hommes comme vous, sergent Adams.
- Vous voulez dire des soldats.
- Qui d'autre sait ce que ça veut dire par ici ? »

La lieutenantante Wheel vit son partenaire croiser les bras et baisser la tête. « Qu'est-ce qu'il y a, Lamar ? s'enquit-elle. De quoi vous parlez, bordel ? »

— Je vous dirai plus tard », répondit-il à Catherine, avant d'ajouter à l'attention d'Arman : « Monsieur Bajalan, nous allons avoir besoin que vous restiez sur place. Nous allons probablement avoir plus de questions à vous poser.

— Sergent, répliqua Arman, où voulez-vous que j'aille ? »